



Alexander NAGEL, archéologue, est le conservateur des collections proche-orientales et égyptiennes de la Galerie d'art Freer et Sacker du Musée Smithsonian de Washington.

doute était-ce parce qu'il gardait de sa première visite du complexe palatial, en 1905, l'impression sombre créée par le calcaire gris-brun des bas-reliefs montrant comment le roi recevait le tribut des pays soumis et où les portes étaient gardées par de colossaux taureaux ailés. L'action des éléments ainsi que l'usure due aux moulages répétés pour produire des plâtres à partir des œuvres ont effacé depuis bien longtemps les couleurs des peintures.

Dans les ruines de Pasargades (la capitale de Cyrus II), Suse (autre capitale des Achéménides) et Persépolis, les restes de grandes salles à colonnades des palais attestent du caractère monumental des résidences royales perses. Le complexe palatial de Persépolis, par exemple, fut érigé sur une terrasse de 450 mètres de large et 300 mètres de long et surélevée d'une douzaine de mètres. On accédait à la cité royale par un double escalier.

Tous ces palais reflètent toujours la splendeur de l'empire que Cyrus II, le premier des Achéménides, constitua vers 550 avant notre ère à partir des royaumes d'Asie Mineure. Sous Darius I, qui régna entre 522 et 486, la puissance perse s'étendait de la Thrace et l'Égypte jusqu'aux portes de l'Inde et du golfe Persique jusqu'au Kazakhstan actuel. Les quelque 30 000 tablettes d'argiles inscrites en cunéiforme et l'épigraphie montrent que l'Empire perse était fondé sur une infrastructure soigneusement pensée, notamment un réseau routier fort développé, qui facilitait communications et commerce au long cours jusqu'aux provinces les plus éloignées.

Au centre de l'empire se trouvaient le Grand Roi et sa suite – une cour multiculturelle, qui voyageait en permanence d'un palais à l'autre. Pour exister auprès de tous les peuples constituant l'empire, la cour voyageait entre les résidences de Suse, Pasargades, Ecbatane, Babylone et Persépolis. Ce système et l'empire qui l'employait disparurent brusquement vers 330 avant notre ère sous les coups des hoplites et autres troupes d'Alexandre le Grand.

Les satrapes aussi

Des résidences royales achéménides, il nous reste beaucoup de ruines, dont certaines sont proprement perses (le territoire iranien). Les auteurs anciens qui ont écrit sur les Perses – le premier fut Hérodote au V^e siècle avant notre ère – rapportent que les satrapes (les gouverneurs provinciaux) faisaient construire leurs résidences dans le style pompeux des résidences royales. Toutefois, ni eux ni les sources perses ne décrivent précisément les palais achéménides. Divers érudits européens, dont les premiers atteignirent l'Iran il y a 400 ans, donnent des renseignements éloquentes sur les couleurs des palais et sur leur état lorsqu'ils les découvrirent.

Parmi eux, des Français et des Allemands disent avoir observé des restes de couleur dans les creux des inscriptions murales en cunéiforme. Engelbert Kaempfer, un médecin allemand qui visita Parsa en 1685, rapporte ainsi à propos de la grande inscription de Darius I, le fondateur de Persépolis. : « Certaines parties de

2. CES COLONNES DE 20 MÈTRES DE HAUT portaient le toit de l'Apadana, la grande salle des audiences de Darius I. Son palais était aussi doté d'imposantes portes, dont la Porte de toutes les nations, gardées par des taureaux géants. Le chapiteau était orné de deux griffons (*ci-contre*) ; l'un d'eux est situé sur un chapiteau à colonnes dans l'allée des processions.



Alexander Nagel

ces inscriptions sont comme colorées, comme si du métal s'y trouvait. » Une information sans aucun doute fiable puisque dans les années 1670, les Français André Daulier-Deslandes et Jean Chardin signalaient aussi des restes de l'or apposé en son temps sur les reliefs de la pierre par apposition de feuilles du précieux métal.

Outre de l'or en feuille, les artisans perses employaient souvent un bleu profond lorsqu'ils réalisaient des peintures murales ou des statues. En 1829, l'Anglais James Buckingham fut le premier à noter que les « [...] statues de Persépolis étaient aussi peintes, tout particulièrement en un bleu, tel que celui qui est connu en Égypte ». C'est pourquoi, quand il se rendit à Persépolis en 1840, l'archéologue français Charles Texier se concentra sur les couleurs de l'architecture perse, se livrant, pour les préciser, même à des analyses chimiques.

Il avait ainsi noté la présence sur certains bas-reliefs d'une couche noirâtre oxydée, dont il préleva des échantillons, afin de les dissoudre avec de l'acide chlorhydrique. Après ajout d'ammoniaque (une base), il obtint une solution claire et bleue, dont il conclut qu'elle contenait des ions cuivriques (Cu^{2+}). Le pigment à l'origine de la couche noirâtre observée par Texier était donc riche en cuivre : elle semblait correspondre à du bleu égyptien, un silicate double de calcium et de cuivre, qui fut le premier pigment synthétique. De ces observations découlait que le fond de la sculpture était complètement bleu.

Du bleu égyptien

Texier a appliqué ses résultats à la restitution en couleur du bas-relief montrant le Grand Roi sous le parasol (voir la figure 1). Pour intéressante que soit cette interprétation, il ne faut pas perdre de vue qu'elle fut réalisée dans le style de ce qui se faisait alors dans les palais royaux assyriens de Ninive et Kalkhu, à Nimrod. Texier convenait que le bas-relief n'avait peut-être pas été totalement peint. Il ne lui avait pas échappé cependant que des restes d'ornements en métaux nobles se trouvaient encore dans des trous sur les sculptures. Les bas-reliefs ne resplendissaient donc pas seulement de leurs couleurs brillantes, mais aussi des couronnes et bracelets de métal qui accentuaient le caractère vivant que devaient avoir les représentations royales.

3. LE GRAND TAUREAU AILÉ (c)
fut également peint. À l'aide d'un microscope, l'auteur recherche des traces de couleurs sur cette sculpture colossale de Persépolis. De fait, des traces de pigment bleu (a) se trouvaient sur certaines parties de la tête, et des traces d'un pigment rouge dans les narines (b).



Alexander Nagel

